

## L'ÉCRITURE CRÉATIVE ET COLLABORATIVE AUTOFICTIONNELLE COMME MÉTHODE DE RECHERCHE : UNE EXPLORATION

*Karine Bellerive*  
Université de Montréal

**Résumé :** *Cet article présente un essai fondé sur une posture épistémologique qui mobilise des auteurs ayant interrogé la nature des savoirs et les modes d'accès à la « vérité ». Dans l'optique d'une recherche-création, j'ai engagé un processus d'écriture créative et collaborative avec une amie que je côtoie depuis près de 30 ans. Partant du thème du vieillissement, nous avons produit ensemble un récit sur le mode de la conversation épistolaire. L'enjeu consistait à en interroger l'effectivité et, par le fait même, à en illustrer la « validité » scientifique. Cet article amalgame le récit autofictionnel et les réflexions épistémologiques, théoriques et méthodologiques qui ont accompagné son écriture. Il présente une approche peu courante en sciences sociales, laquelle permet d'accéder aux histoires et à l'hétérogénéité des expériences.*

**Mots clés :** *recherche-création, méthodologie, écriture, récit de soi, autofictionnalité, performativité.*

**Abstract :** *This paper presents an essay based on an epistemological posture which calls upon authors who have questioned the nature of knowledge, and the different forms of access to the "truth". I have engaged in a creative and collaborative writing process with a friend which I have known for nearly 30 years. With aging as our starting point, we have written an autofictional story, in the form of an epistolary conversation. My goal was to question its effectiveness and illustrate its scientific "validity". This paper explores both the autofictional story and the epistemological, theoretical and methodological reflections that took place while writing. It is an uncommon approach in the field of social sciences, which allows us to access stories and the heterogeneity of experiences.*

**Keywords :** *creative research, methodology, writing, account of oneself, autofiction, performativity*

## Introduction

Cet essai part de réflexions sur les savoirs et les « régimes de vérité » suscitées par ma lecture des textes de plusieurs auteures et auteurs associés au courant postmoderne : Judith Butler (2007), Owen Chapman et Kim Sawchuk (2012), Sylvie Fortin et Émilie Houssa (2012), Donna Haraway (2007), Michel Foucault (1980) et Laurel Richardson et Elizabeth Adams St. Pierre (2005). Je propose, ici, une exploration de l'écriture créative et collaborative comme méthode de recherche permettant de *produire* des savoirs particuliers – peu courants dans le milieu académique. Ainsi, je ne conçois pas que les savoirs sont en eux-mêmes préexistants à mes questionnements et à mes réflexions de chercheure; j'estime que différentes méthodes de recherche *produisent* différents savoirs. L'enjeu consiste donc à observer ce qui émerge du processus d'écriture créative et collaborative et d'interroger l'effectivité de ce processus dans le cadre d'une recherche-création en communication<sup>1</sup>.

Concrètement, j'ai produit avec Émilie<sup>2</sup>, une grande amie que je côtoie depuis près de 30 ans, un récit sur le mode de la conversation épistolaire. Nos échanges, qui se sont déroulés sur cinq semaines à l'automne 2015, se sont vus nourris par mes réflexions épistémologiques, théoriques et méthodologiques, et les ont eux-mêmes alimentées. De fait, ma démarche s'est déroulée dans l'interaction, à la fois avec Émilie et avec les textes des auteures et auteurs que j'ai mobilisés.

Amies de longue date, toutes deux au tournant de la quarantaine, Émilie et moi avons choisi de construire notre récit sur le thème du vieillissement, conçu comme une performance relationnelle et sociale, une trajectoire marquée par de multiples transitions, un mouvement qui implique de continuelles redéfinitions de soi (Browne, 1998; Gaudet, 2013; Divay, 2002). Dans cette optique, le vieillissement ne saurait être réduit à cette étape ultime de la vie que serait la « vieillesse ». D'abord, l'avancée en âge s'effectue, plus ou moins consciemment, dès la naissance. Ensuite, les expériences du vieillissement sont à la fois singulières et plurielles : elles sont liées aux multiples réalités individuelles et sociales, de même qu'aux multiples rôles – genrés et performés (fille/fils, mère/père, travailleuse/travailleur, amie/ami, etc.)

---

<sup>1</sup> Cette introduction, qui anticipe en partie sur les issues de l'article, a été rédigée après coup. Elle peut de fait apparaître paradoxale pour la lectrice ou le lecteur, considérant que le texte vise justement à remettre en question les dogmes de l'écriture scientifique. Cependant, dans le cadre de cette publication, cette restructuration vise à favoriser la compréhension des objectifs poursuivis par l'auteure.

<sup>2</sup> Dans le souci de préserver son anonymat, son prénom a été changé.

– qui s'informent, s'entrechoquent, se traversent et se transforment tout au long de l'existence humaine.

Émilie et moi nous sommes par ailleurs interrogées sur la nature de notre création : prendrait-elle une forme autobiographique ou fictionnelle? Convenant que notre accès à la « vérité » de nos expériences respectives était nécessairement limité, notamment par l'acte même de nous révéler à travers l'écriture, nous avons fait le choix du récit autofictionnel. Le statut générique de l'autofiction a suscité plusieurs débats dans le milieu littéraire depuis que l'écrivain français Serge Doubrovsky a inventé ce terme et qu'il l'a défini dans les premières pages de *Fils* en 1977<sup>3</sup>. Dans leurs ouvrages qui lui sont consacrés, Vincent Colonna (2004) et Philippe Gasparini (2004) définissent l'autofiction comme une « nébuleuse » peuplée de formes hétérogènes, un genre littéraire hybride, entre autobiographie et fiction, dans lequel l'auteur et le narrateur autodiégétique se confondent et qui établit d'emblée – ou qui revendique – la part fictionnelle de tout récit de soi. Ainsi, tout au long du récit qu'Émilie et moi avons produit, il importe nullement de savoir qui de nous deux s'exprime. La référentialité des instances narratives est voilée, mais le caractère conversationnel s'exprime par l'utilisation de couleurs de police distinctes : le bleu et le vert.

Mon article se présente sous la forme d'un « *sandwich text* » (Richardson et St. Pierre, 2005) formé d'allers-retours entre mes réflexions épistémologiques, théoriques et méthodologiques<sup>4</sup> et le récit autofictionnel, qui brouille à dessein les frontières conventionnelles séparant les formes canoniques d'écriture littéraire et scientifique. L'ensemble du texte ne se présente donc pas comme le rendu après coup d'une recherche, puisque l'écriture participe elle-même de ma démarche d'exploration. Les propos des auteures et auteurs mobilisés se manifestent ponctuellement au sein de la conversation épistolaire qu'Émilie et moi avons entretenue : les citations qui font office d'intertitres s'inscrivent dans cette conversation en introduisant les éléments épistémologiques, théoriques et méthodologiques sur lesquels je me suis interrogée au fil du processus. La narration ne saurait, par conséquent, suivre une trajectoire rectiligne et orthodoxe. De fait,

---

<sup>3</sup> En plus de se référer aux auteurs mentionnés (Doubrovsky, Colonna et Gasparini), la lectrice ou le lecteur peut consulter la section du cadre théorique de mon mémoire de maîtrise qui porte sur la théorie des genres littéraires et l'autofiction (Bellerive, 2012, p. 26-32).

<sup>4</sup> Bien qu'Émilie possède une formation universitaire de deuxième cycle, elle ne s'est pas impliquée dans la réflexion analytique concernant le processus d'écriture créative et collaborative.

mon essai s'inscrit dans une volonté de remettre en question les naturalités et les régimes de vérité en utilisant l'écriture créative sur le mode de la conversation épistolaire comme façon de produire de nouveaux savoirs, d'inventer de nouveaux possibles.

### « A writing autobiography » – Laurel Richardson

L'insécurité que j'ai éprouvée, en tant que chercheuse, à produire cet essai sur l'effectivité d'un processus d'écriture créative et collaborative autofictionnel en tant que méthode de recherche met brutalement en lumière la force normative des cadres disciplinaires et institutionnels en sciences sociales. De fait, ces cadres prescrivent une forme d'écriture scientifique homogène et standardisée, dont plusieurs philosophes et chercheurs en sciences sociales ont exposé les limites (Chapman et Sawchuk, 2012; Fortin et Houssa, 2012; Richardson et St. Pierre, 2005). Ceux-ci ont de fait remis en cause le postulat selon lequel ce type d'écriture académique dominant permettrait d'accéder à « LA vérité » sur des questions et des enjeux sociaux par l'emploi d'un vocabulaire précis et dénotatif et par le respect d'un protocole et d'une structure formatée, la problématisation étant suivie de la présentation des cadres théoriques et méthodologiques conventionnels, des résultats, puis de l'analyse thématique et des conclusions.

En plus d'être confrontée à la crainte d'écrire « à l'extérieur des cadres », alors que j'ai intériorisé la « bonne façon » de faire de la recherche, je me suis trouvée hésitante à faire entendre ma propre voix, davantage que par l'utilisation du « je » et l'adoption d'une réflexivité minimale qui m'incitait déjà à exposer les biais dont je suis nécessairement porteuse. Je me suis vue lutter contre ma croyance, bien ancrée, voulant qu'il s'avère présomptueux de m'impliquer subjectivement comme chercheuse, de prétendre avoir moi-même quelque chose à dire, quelque chose à créer. Cela dit, malgré mes résistances, j'ai tenté d'assumer pleinement ma posture postmoderne, partant des principes que « tout discours est une construction » et que le « le langage objectivant est inadéquat, ou du moins insuffisant, pour saisir la complexité du monde » (Fortin et Houssa, 2012, p. 63). Loin d'invisibiliser mon expérience subjective de chercheuse (Haraway, 2008), je postule donc qu'elle est révélatrice, qu'elle constitue un instrument de production de savoirs :

*Nous ne cherchons pas les savoirs réglés par le phallogocentrisme (nostalgie de la présence du Monde vrai unique) et une vision désincarnée, mais ceux*

*qui sont réglés par une vue partielle et une voix limitée. Nous ne cherchons pas la partialité pour le plaisir, mais pour trouver les connexions et les ouvertures inattendues que les savoirs situés rendent possibles* (Haraway, 2008, p. 127).

Ma recherche-création en construction (puisque le processus ne connaît pas de fin absolue) est née de l'union de deux « familles » identifiées par Chapman et Sawchuk (2012) : « *creative presentations of research* » et « *creation-as-research* ». Je m'engage ainsi, d'une part, dans des formes d'expression qui m'apparaissent plus évocatrices et plus poétiques que le langage objectivant et qui sont encore peu exploitées en sciences sociales (Fortin et Houssa, 2012) afin d'observer ce qui peut en émerger dans un contexte scientifique. D'autre part, ma recherche se construit *dans* et *par* un processus d'écriture créative et collaborative. Comme le gâteau naît de la fusion, ou de la synthèse (et non du collage), des oeufs, de la farine, du lait, du beurre, du sucre, de la poudre à pâte et de la chaleur, les processus créatif et analytique s'informent l'un et l'autre jusqu'à se confondre, jusqu'à se fondre en une seule matière. Ainsi, c'est l'acte créatif et réflexif qui sous-tend mon travail, lequel s'inscrit dans ce que Laurel Richardson (1994) nomme, dès la première publication de son article « *Writing: A Method of Inquiry* », les « CAP », pour « *ethnographies (creative analytical practices/processes)* » : « *Nurturing our own voices releases the censorious hold of "science writing" on our consciousness as well as the arrogance it fosters in our psyche; writing is validate as a method of knowing* » (Richardson et St. Pierre, 2005, p. 962).

#### « What else might writing do except mean? » – Elizabeth Adams St. Pierre

La question « *What else might writing do except mean?* » posée par Elizabeth Adams St. Pierre (2005) constitue le pivot de ma réflexion. Que peut *faire* l'écriture créative, au sein d'un processus de recherche, en plus de *signifier*? D'emblée, le verbe *faire* me guide vers le concept de *performativité* (Butler, 1990). En délaissant le domaine de la représentation, de la signification et du déchiffrement herméneutique (Fortin et Houssa, 2012), je conçois le processus d'écriture créative en tant qu'acte performatif au sens derridien, c'est-à-dire qu'il « n'a pas son référent [...] hors de lui, ou en tout cas avant lui et en face de lui. Il ne décrit pas quelque chose qui existe hors langage et avant lui. Il produit ou transforme une situation, il opère; [...] cela constitue sa structure interne, sa fonction ou sa destination » (Derrida, 1972, p. 384). Aussi, j'observe *dans l'action* ce que l'engagement dans un processus d'écriture créative et collaborative autofictionnelle *produit*, ce qu'il *fait*, ce qu'il *fait advenir*.

Dans cet essai, mon objectif ne consiste donc pas à extraire le *sens* de ce récit en construction, soit à identifier les enjeux liés aux vieillissements genrés, à la maternité, à la transmission des valeurs, par exemple. Il ne s'agit pas non plus de broser le portrait d'une époque ou d'une génération de femmes, dont Émilie et moi faisons partie, qui entreraient dans une période transitionnelle de la vie, le « *midlife* », déterminée par les tenants d'une conception du développement psychosocial de l'individu qui suit les différentes étapes d'un cycle de vie (Houde, 1999). Je souhaite plutôt rendre compte de mon expérience subjective de chercheuse investie dans un processus d'écriture créative et collaborative en observant le processus lui-même ainsi que la forme du récit (et de l'exposé que j'en fais), lesquels éclairent sa dimension performative.

**« [V]iew of infinite vision is an illusion » – Donna Haraway**

Dès le début du processus d'écriture, des questionnements ont surgi, d'abord concernant le genre littéraire qu'Émilie et moi allions privilégier. Ce sont à la fois des contraintes de temps et d'éloignement physique, ainsi que la difficulté de s'exprimer conjointement, à travers une démarche créative sur nos « visions » singulières du vieillissement – j'emprunte ici la métaphore visuelle de Donna Haraway, théoricienne et militante féministe américaine – qui nous ont incitées à opter pour la conversation épistolaire : « L'objectivité [scientifique] féministe est affaire de place circonscrite et de savoir situé, pas de transcendance et de division entre sujet et objet. Ainsi seulement pourrions-nous répondre de ce que nous avons appris à voir » (Haraway, 1988, p. 117).

Dans leurs formes, chacune de nos interventions, chacune de nos perspectives partiales et partielles, se manifeste ainsi contre toute prétention à l'universalité des expériences, chacune illustre la multiplicité et l'hétérogénéité de nos points de vue, de nos sensibilités, de nos préoccupations et de nos désirs. Ci-dessous, les premiers fragments, qui dévoilent comme ceux qui suivent les consonances et les dissonances dans nos expériences à la fois respectives et communes du vieillissement, constituent déjà en eux-mêmes une remise en question des savoirs homogènes et figés.

\*\*\*

C'était un samedi soir d'automne, dans la banlieue des années 1980. J'étais débarquée chez toi après une bonne heure et quart d'autobus : la 29, transfert au métro Longueuil, la 1. On n'avait pas de plan; on avait 14 ans. On avait juste le goût d'être ensemble. Ta mère nous avait laissé votre appart pour la soirée. Est-ce que c'était cette fois-là qu'on avait piqué des *tāngchí* au restaurant chinois d'en face, pour garder un souvenir de notre Numéro 2 pour 2? Après souper, on était allées se promener dans le parc, quelque part dans ton quartier. On se balançait; on a probablement fumé une cigarette; même deux : encore enfants; un peu femmes.

Il commençait à faire noir quand on a vu une auto, une camionnette blanche (dans les histoires d'enlèvement, le meurtrier conduit toujours une camionnette blanche), rôder aux alentours. On a couru pour se cacher dans un buisson, dans le jardin d'une des maisons de riches dressées devant le parc. Innocemment, je t'ai lancé : « Au moins, j'ai un tampon (ça devait être mon premier), je ne peux pas me faire violer. » Après un long moment, on s'est dit qu'il fallait sortir pour demander de l'aide. La vieille dame qui a ouvert sa porte nous a vues planquées derrière son pot à fleurs en granit. J'étais à genoux, les mains jointes, implorante, pendant que tu la suppliais, dans un anglais douteux, de nous laisser entrer chez elle. Tu as téléphoné à ta mère, qui t'a engueulée. On était parties depuis trop longtemps; il était passé minuit; elle s'était inquiétée; elle allait appeler la police. Je t'ai enviée.

\*\*\*

En fait, ma mère n'était pas là, il me semble. Elle était je ne sais pas où, mais je me souviens que c'est son chum numéro 1402 qui était venu nous chercher chez la vieille Anglaise. Je savais que cet homme, comme tous les autres (1401-1400-1399), marchait en file, aveugle, vers un précipice : le trou où vont mourir les hommes de la vie de ma mère. J'avais appris à ne pas m'attacher à eux. C'était gentil, malgré tout, de la part de 1402, d'être venu nous chercher. Sur le chemin du retour, on avait chacune le nez collé sur nos vitres et on a revu une dernière fois l'auto du monstre, l'auto de violeur, l'auto qui aurait pu nous enlever de force notre virginité – et peut-être même faire rouler ton tampon plein de sang dans un buisson. C'était une auto, pas une camionnette. Oui, blanche, tu t'en souviens?, avec des petits triangles rouges et lumineux sur le côté?

Je crois que ma mère nous avait rejointes plus tard. Je ne me souviens pas des menaces de police ni de l'engueulade. Je me souviens juste d'avoir eu peur qu'elle meure si jamais je mourais.

\*\*\*

**« Le discours n'est pas la vie, son temps n'est pas le vôtre » – Michel Foucault**

Nombre d'auteurs et d'auteures, depuis les *Confessions* de Rousseau, ont mis en lumière le caractère illusoire de toute tentative autobiographique et interrogé le « pacte autobiographique » théorisé par Philippe Lejeune (1975). Mobilisant une perspective foucauldienne dans *Le récit de soi* (2007), la philosophe féministe américaine Judith Butler souligne que la narration de soi est toujours fragmentaire, que nous sommes en partie « opaques » à nous-mêmes :

*lorsque je rends compte de moi-même par le discours, mon moi vivant n'est jamais pleinement exprimé ou porté par ce discours. Mes mots s'effacent à mesure que je les livre, interrompus par le temps d'un discours qui n'est pas celui de ma propre vie. Cette « interruption » remet en cause le sens du compte-rendu de ma vie qui ne serait fondé que sur moi seul, puisque les structures rendant ma vie possible appartiennent à une socialité qui me dépasse (p. 36).*

Les formes possibles du soi et de la narration de soi sont donc, notamment, contraintes par les normes sociales – et morales – et les normes du discours, par les codes culturels dominants, ce qui ne nie pas que nous disposons par ailleurs d'une agentivité, d'une capacité d'agir qui n'est pas entièrement déterminée.

Considérant que tout récit de soi est, dans une certaine mesure, une fictionnalisation de soi, Émilie et moi nous sommes détournées de toute prétention à la « vérité », c'est-à-dire que nous avons assumé la part de fiction dans notre récit. « [L]e mot "fiction" vient du latin *fingere* et signifie forger, c'est-à-dire construire, élaborer » (Fortin et Houssa, 2012, p. 66). Je découvre de fait, dans notre recherche esthétique, dans notre création littéraire, un travail réflexif de reconnaissance de soi, une tentative de compréhension et d'expression de soi, de nos expériences du réel. Mais ce que je discerne surtout, ce sont les mécanismes conscients et inconscients de

construction et de déconstruction, de transformation de soi, qui se manifestent à travers l'écriture.

En ce qui me concerne, c'est par l'écriture que j'apprivoise (ou que je développe?) une part plus créative de moi que j'exprimais peu, entre autres par pudeur et par crainte du jugement, et que je réfléchis en profondeur à ma condition de femme qui vieillit. C'est, selon moi, ce à quoi Elizabeth Adams St. Pierre, chercheuse féministe postmoderne américaine, réfère quand elle affirme que l'écriture *est* la pensée; que la pensée *advient* dans l'écriture, et qu'à travers elle – l'auteure reprend les mots de Michel Foucault – on peut se libérer de l'emprise des sens reçus qui limitent notre travail et notre vie et examiner dans quelle mesure l'exercice de penser sa propre histoire peut libérer la pensée de ce qu'elle pense silencieusement et lui permettre de penser autrement (Richardson et Adams St. Pierre, 2005). Dans le cas de l'écriture créative, en plus d'insuffler un certain rythme au récit, la forme poétique et métaphorique constitue une façon alternative d'appréhender et de représenter le monde, laquelle ouvre à de multiples interprétations. Le sens n'est pas figé, il n'est pas révélé *a posteriori* comme le résultat « objectif » d'une recherche : le lecteur ou la lectrice participe à la production du sens et, ainsi, à la production du savoir.

\*\*\*

Qu'est-ce qui leur serait arrivé, à nos mères (dont l'une s'inquiétait trop; l'autre, pas assez) si on était mortes toutes les deux, à peu près un an plus tard, sur l'autoroute des Cantons-de-l'Est? Je me souviens d'une époque où on exigeait sans compromis notre liberté, une liberté que je refuserais à ma fille si, à 15 ans, elle voulait partir sur le pouce avec nos doubles adolescentes... Il pleuvait (est-ce qu'il neigeait?), à Brossard, quand on a enjambé le parapet de la 10 en espérant ne pas attendre trop longtemps avant que quelqu'un s'arrête et nous embarque. Combien de lifts on a eus pour se rendre jusqu'au chalet? Les quidams qui nous embarquaient, ils ne nous faisaient pas la morale? Manifestement, on n'avait pas eu notre leçon! On ne surveillait pas les autos blanches ni les triangles lumineux.

Au chalet, on s'est nourries des restes qui traînaient dans les armoires. On n'avait pas pensé à se faire une épicerie. On a invité le voisin, le Julien de mes rêves, avec son ami Antoine, à souper : des morceaux de lasagne et de la sauce à spag' (ou une poitrine de canard desséchée avec des patates grelots pas assez cuites?). Je ne sais pas trop comment c'est arrivé, mais tu t'es retrouvée au lit avec Julien, et moi avec

Antoine. Il ne s'est pas passé grand-chose. Je pense qu'on a résisté, pressentant que ça aurait été un peu pathétique de la perdre à ce moment-là, avec les mauvais gars, notre virginité.

On n'est pas mortes sur l'autoroute des Cantons-de-l'Est, mais on a peut-être fait le deuil de quelque chose. Sur la 10, à notre retour, c'est un croque-mort dans son corbillard qui nous a embarquées pour nous ramener chez nous.

\*\*\*

Un corbillard! C'est vrai que c'est une image forte, quand même! Faire du pouce pour rentrer chez nous et être embarquées par un corbillard! Je me souviens tellement bien de ce moment-là. C'était l'automne, on avait 14 ans, c'était avant ma fête, donc avant novembre. On était terriblement romantiques. On avait déboulé dans ton chalet en apportant juste de l'alcool, on n'avait pas pensé à la nourriture parce que dans notre monde, à ce moment-là, ce sont nos mères qui pensent à ça. Preuve par leur absence qu'elles étaient là quand même dans nos vies!

Des lasagnes, on les avait cuites avec de la sauce en *can*.

Tu avais dragué le petit blond, à mon grand étonnement, pas Julien, celui que tu aimais. Il paraissait plus doux, moins cruel. Au lit, Julien m'a poussé avec insistance sur la tête pour la diriger vers son sexe. Il voulait que je lui fasse une pipe. J'ai fait la saoule, me suis retournée, et j'ai fait semblant de dormir. Je me souviens d'avoir ressenti une profonde angoisse.

Est-ce qu'on savait qu'on s'amusait à jouer avec Thanatos? Est-ce qu'il y avait vraiment QUELQU'UN à l'intérieur de nous?

Je crois que je n'avais pas peur parce que tu étais là et que tu faisais la même chose que moi. Je crois que tu n'avais pas peur parce que j'étais là et que je faisais la même chose que toi.

\*\*\*

« [An] exemple of crystallization practice » – Laurel Richardson

L'intersubjectivité inhérente à tout récit de soi se révèle dans la production du récit autofictionnel : « Lorsque j'essaie de rendre compte de moi, c'est toujours en m'adressant à quelqu'un – à quelqu'un qui, je suppose, peut recevoir ces mots d'une certaine façon, même si je ne sais pas ni ne peux [exactement] savoir de quelle façon. » (Butler, 2007, p. 68.) En nous adressant l'une à l'autre dans la création, Émilie et moi avons aménagé un lieu de partage. Notre démarche découle d'un désir commun d'à la fois saisir les contours mouvants de nos expériences d'amies vieillissantes et de se construire par la narration. Nos existences singulières se dévoilent ainsi à travers nos récits respectifs, mais elles sont aussi façonnées à partir de ce que l'on interprète de l'expérience de l'autre, dans l'échange. Nos voix, nos points de vue et nos croyances s'entrecroisent. « La découverte du monde "réel" ne dépend plus alors d'une logique de la "découverte", mais d'une relation sociale forte de conversation. » (Haraway, 1988, p. 131.) Ce qui est exprimé et créé ne peut l'être que dans l'interaction, que dans cette conversation conçue comme un acte performatif qui crée un point de vue particulier sur la réalité et sur le soi – et qui transforme notre relation.

Ici comme ailleurs, le transfert produit un scénario à partir du passé, mettant précisément en place ce qui ne pourrait trouver une autre forme expressive. En même temps, une nouvelle relation, éventuellement altérée, est ouvragée à partir de cette ressource plus archaïque. Plus précisément, le transfert est une preuve vivante du fait que le passé n'est pas passé, puisque la forme que prend le passé est l'orchestration présente de la relation à l'autre. (Butler, 2007, p. 68.)

Ainsi, le scénario de notre passé, formé par la résurgence et l'expression conjuguée, mais visiblement hétérogène, de nos souvenirs plus ou moins anciens se transcrit dans le présent. À l'instar de Kristin M. Langellier et Eric E. Peterson (2004), professeurs de communication américains qui concluent que les *storytelling* créent des identités familiales, je constate que nos récits contribuent à forger notre identité d'amies de longue date. Par l'écriture, nous insistons sur des aspects (une certaine marginalité revendiquée, une audace, une hypersensibilité) qui forment et nourrissent cette identité.

Les narrations concordantes et discordantes de nos coexistences nous confrontent par ailleurs aux limites de nos mémoires, bien sûr, mais aussi au fait que les événements que nous avons vécus ensemble, Émilie et moi, n'ont pas laissé les mêmes traces en chacune de nous. À quelques reprises dans le récit, l'une revient sur

ce qui a été précédemment raconté, corrigeant un détail, apportant une précision, s'étonnant d'avoir oublié un sentiment ou un événement jugé fondamental par l'autre<sup>5</sup>. Nos échanges illustrent la valeur des témoignages subjectifs, par opposition à l'adoption d'une posture de recherche objective et distanciée, de même que l'importance, pour les chercheurs, d'observer les différences et d'éviter toute conclusion généralisante. « Si le regard est multiple, si on opère une "diffraction", le monde qui se dessine est différent : il y a un déplacement conjoint des objets de l'investigation, de ce qui est regardé, et de la façon de produire de la connaissance » (Haraway, 1988, p. 16). L'écriture créative et collaborative autofictionnelle permet de rendre visibles les multitudes, les hétérogénéités, les marginalités.

\*\*\*

Notre aplomb de jeunesse était une audace partagée. Viens avec moi, à l'intérieur de moi, combler le vide qui donne le vertige, réponds par ta seule présence à mes questions sans réponses, rassure-moi sur mon existence. Je ne me souvenais pas que tu avais été angoissée, cette fois-là. Me l'avais-tu dit? Tu ne me parlais pas beaucoup de tes peurs. Il faut dire que les miennes occupaient pas mal de notre espace. Mais c'est arrivé quelques fois. J'en restais toujours troublée : je ne savais pas si j'arrivais vraiment à les apaiser.

Au matin, je me souviens d'avoir été fière de nous; on avait bien appliqué la leçon de nos cours de « sexe » en FPS! On n'avait pas cédé à la pression. [Hé! Hé! Hé! C'est bien toi, ça!] Jusqu'à ce qu'on se fasse des « vrais » chums, il y en a eu quelques-uns, des hommes (des jeunes, mais aussi des vieux) qui réclamaient ce qu'on leur refusait. Ça se passait souvent sur la route, comme dans un hôtel sur le bord de la 20. Aujourd'hui, quand je repense à Marcel (Marcel? le numéro quoi?), je me dis qu'il aurait fallu le faire soigner! Mais à l'époque, je ne nous voyais pas en victimes.

Ont-ils hanté à notre insu nos consciences en éveil? Ou leurs manigances s'évanouissaient-elles quand on chantait à l'unisson la mélodie d'un canon à deux voix?

Les Anges dans nos campagnes, c'était nous! Gloria!  
([https://www.youtube.com/watch?v=mkz8\\_dNYn7E](https://www.youtube.com/watch?v=mkz8_dNYn7E))

---

<sup>5</sup> Ces apartés se manifestent dans l'échange par l'insertion de commentaires rédigés après la lecture de nos interventions respectives et sont placés entre crochets.

\*\*\*

Avec quelles lunettes regarde-t-on les adolescentes qu'on était?

Définitivement avec nos lunettes de mères, et toi, de surcroît, avec celles de mère d'une fille : l'enjeu semble plus élevé. On est inquiètes pour la santé, la salubrité mentale et la sécurité des ados fofolles qu'on était. On ne veut pas porter toute notre vie les choix imbéciles qu'elles vont faire. On a envie de leur dire : « Hé, oh! Il n'y a rien qui s'efface! Tout ce que tu vas faire là, ici, maintenant, dans ton corps d'ado, moi, l'adulte qui va pousser en toi, malgré toi, comme une pousse qui finit par manger toute la fève, je vais être pognée pour vivre avec! Toutes les niaiseries que tu vas faire pour te sentir aimée, désirée, vivante, je vais les porter en moi jusqu'à ma mort. » Mais même si ce regard sur l'ado que nous étions semble plus mature, plus adulte, reposant sur une expérience à plus long terme, je pense qu'il faut réaliser que ce sont quand même... des lunettes!

Toi, en plus (je ne sais pas si tu veux parler de ça), t'as des lunettes grossissantes qui t'ont fait voir d'un peu trop près des vieux cochons. C'est certain que ça teinte ta perspective. Pour moi, les frontières sont plus floues. Je suis heureuse de n'avoir jamais couché avec Gérard, propriétaire du glorieux Motel Prestige de St-Hélène de Bagot, mais pas parce qu'il était vieux, et moi ado, juste parce que je n'avais aucun désir pour lui. J'ai respecté ça, malgré mon désir brûlant de plaire et de faire plaisir au premier tata venu (oui, comme ils nous l'ont appris en FPS). Pour moi, le moteur, c'est le désir, et il faut évidemment qu'il soit réciproque... Je sais que ce que j'écris là, là, est vachement subversif... Pas besoin de me rappeler qu'on peut abuser d'une personne consentante... Mais je pense qu'il y a des zones de gris, même dans une chose aussi taboue que la sexualité entre adulte et ado. Ouf, je sens que je suis lourde là! « Dans la bouche nous avons, des chansons comi-QUES, dans la bouche nous avons... »

[Ho! Ho! Ah! Ah!, des chansons comi-QUES... Hé! Je ne la retrouve nulle part, celle-là!]

\*\*\*

### **L'exploration d'une « écriture cyborgienne » – Donna Haraway**

La pensée post-structuraliste pose le langage comme une construction sociale. En observant ses liens avec l'organisation sociale et le pouvoir, elle en expose le caractère performatif : ce processus qui produit du sens, qui crée un point de vue particulier sur le réel, sur le social, sur le soi, implique toujours des valeurs (Richardson et St. Pierre, 2005). Dans l'exercice d'écriture créative et collaborative autofictionnelle, Émilie et moi faisons face aux limites des formes dominantes de langages parlé et écrit (le philosophe allemand Walter Benjamin parle de « *lack of language* »), qui ne peuvent exprimer parfaitement nos expériences du monde et du vieillissement sur tous les plans : intellectuels, corporels et émotionnels. Ainsi, une forme hybride s'est imposée, que l'on pourrait qualifier de *scrapbooking* littéraire ou d'« écriture cyborgienne », en ce sens qu'elle se joue, à l'instar de la figure du cyborg conceptualisée par Donna Haraway (1988), des frontières rigides instituées entre les diverses formes artistiques. Cet hybride admet des ruptures dans la narration par l'insertion de documents audionumériques et vidéonumériques (pièces musicales et vidéos) qui arrivent mieux à traduire nos sentiments. Ainsi, même si elle mobilise d'autres productions issues de la culture dominante, notre écriture défie les codes institués.

\*\*\*

Tu as raison, il y a certainement des vieux boucs qui ont noirci mes souvenirs, que je regarde de loin, en prenant peut-être parfois ma longue-vue à l'envers. Quoique ce n'est pas tant l'âge qui m'achale, que le pouvoir et l'espèce de chantage qui y étaient associés, les paroles fielleuses de Gérard (Gérard!) quand il a compris qu'il nous avait payé la traite pour rien... [Ark, c'est vrai!]

Évidemment, le travail de re-construction qui m'occupe n'est pas non plus étranger à ces réminiscences. Tu sais que ce n'est pas la première fois que je revisite mon passé trouble (on pourrait m'octroyer un doctorat honorifique en thérapies!). Si j'ai vu des avancées à chaque époque, des angoisses qui se sont tues, j'ai l'impression que de nouvelles portes peuvent s'ouvrir, que je peux espérer délivrer une partie plus lumineuse de moi, tapie sous de multiples croûtes de protection (tu m'as d'ailleurs souvent conjuré de la libérer). C'est l'ultime cliché de la quarantaine : la quête de la réalisation de soi!

Quand je regarde mes fondations, je vois des fissures que je tente de colmater, mais je vois aussi des pierres précieuses. Les moments que nous avons passés ensemble à chanter, à marcher, à créer et à rêver *All souls night* ([www.youtube.com/watch?v=eKfbVAO6VGA](http://www.youtube.com/watch?v=eKfbVAO6VGA)) sont autant de pierres précieuses qui les ont rendues plus solides. J'espère que ma fille rencontrera moins de nids de poule sur sa route, mais je ne regrette rien de nos folies, ni même de nos jeux de roulette russe. Je les trouve touchantes, et inspirantes, les aspérités de notre « devenir adulte », de notre quête maladroite de liberté. Et puis, on était (on est encore?) pas mal *drama queen!*

\*\*\*

Wow, c'est drôle que tu me *swing* cette chanson!!! Elle m'est revenue, il n'y a pas longtemps. Je me rappelle de m'être dit quelque chose comme : « Je ne pourrais plus jamais hurler cette *toune* avec quelqu'un, cette époque de ma vie est finie. Je suis seule. » Mais peut-être pas, finalement. T'es là, et je suis heureuse de partager ce moment de gribouillis émotifs avec toi. Je me souviens de comment je me sentais vivante en écoutant ça (ouf! Il ne faudrait pas que Vincent nous lise!). Il n'y a que le voyage et la musique qui me donnent cette sensation de façon si viscérale.

Je me souviens, quand on écoutait ça, j'avais cette certitude qu'on était des sortes de concombres des mers en *stand-by*, mais qu'un jour, la vie arriverait pour vrai, s'arrêterait devant nous comme un autobus céleste, s'ouvrirait, et là, ma fille, on en ferait des choses extraordinaires! Voyager partout avec les cheveux au vent, marcher pieds nus dans le désert, vivre dans une maison sur le bord de la mer, aimer un prince, écrire une trilogie, danser au Japon devant une foule en délire, faire un concert surprise sur un toit à New York, faire crever d'amour un million d'hommes, sauver l'Afrique et surtout, surtout, ne jamais mourir.

Qu'est-ce qui a fait de nous ces créatures si romantiques? Loreena McKennitt?

\*\*\*

Bah... Tsé, c'est pour ça qu'il t'aime, Vincent : parce qu'il te voit voyager partout, marcher dans le désert, embrasser la mer, aimer un prince et soulever les foules. Espérer tout ça, c'est peut-être une façon de faire reculer la mort, justement, tu ne crois pas?

Elle est arrivée pour vrai, la vie. Elle nous est rentrée dedans plusieurs fois. Comme quand j'avais 27 ans et qu'elle s'est pointée dans mon ventre. J'étais la première de notre déjà vieille bande à vivre ça. Ça t'a étonnée. J'habitais à des kilomètres, partie (me) découvrir (dans) le mouvement des marées, entre Rimouski et Gaspé. Mais vous étiez en même temps tout près, Julie et toi, mes deux amies de toujours. Sur la carte que vous m'avez donnée pour accueillir la petite chose à naître, il y a des mots phares qui scintillent et que j'ai conservés précieusement, dont le plus important : amour. Cet amour-là est un cristal qui retient et qui explose, féroce, viscéral, lumineux et sombre à la fois, coupable, parfois, et majestueux, souvent.

Un peu plus de trois ans plus tard, ton Henri chamboulait vos vies.

O.k., je me retiens pour ne pas brailler. Je ne savais pas que ça donnerait des gribouillis émotifs, je ne m'attendais à rien, je voulais laisser venir. À bien y penser, comment aurait-il pu en être autrement? On ne change pas (tant que ça, il faut croire). Ça, c'est pour remplacer Loreena McKennitt dans tes oreilles : ([www.youtube.com/watch?v=uqSvoaAkl44](http://www.youtube.com/watch?v=uqSvoaAkl44)).

\*\*\*

J'adore qu'on s'échange des liens YouTube en s'écrivant... trop fille! Ou postmoderne? Bon, notre maternité, tu amènes ça... C'est tellement chargé, pour moi! J'aurais envie de m'excuser (encore) parce que je n'ai pas été assez là, pour toi, quand Sofia est née. J'aurais envie aussi de me justifier (encore) parce que je ne savais pas à quel point c'était quelque chose d'important, ça, mettre au monde un enfant. Mais je n'ai pas envie d'aller là, ici, avec toi.

Tiens, pour notre *scrapbooking* littéraire, une photo de Sacha, ton filleul, à sa première journée de maternelle. Il s'était choisi un *kit*. J'ai pensé : « Ils vont nous proposer le service de petits déjeuners pour les enfants défavorisés. » Tout ce que j'ai envie de dire sur ma maternité en ce moment est : « Les enfants sont magnifiques! Si je n'avais pas été maman, je n'aurais jamais su à quel point. »

Victor m'a réveillé hier en me disant : « Maman, je t'aime de mille feux!!! »

\*\*\*

On n'y va pas. Je préfère penser au bonheur que j'ai d'être la marraine de Sacha – et en secret un petit peu de Victor aussi, parce que tsé... Ça m'a profondément touchée, tu le sais, hein? Et puis je préfère penser à notre bedaine en canon, à l'amitié toute simple, spontanée, qui unit mon Polo et ton Henri.

Il y a 10 ans, tu ne savais pas trop si tu en voulais, en fait, un enfant. Tu voulais pouvoir dire que ça se pouvait, que tu n'en aies pas, que tu n'en veuilles pas. Et que c'était correct. Et puis ton prince remettait cette immense décision entre tes mains. Au BilyKun, un autre soir de fête, tu m'as confié avec une couple de verres de vin dans le nez que tu aurais bien aimé, paradoxalement, qu'il te dise qu'il en voulait, un enfant, avec toi... C'est une autre grande demande qui est venue, quelques années plus tard!

Je la trouve belle, notre vieille bande d'ados postmodernes, avec sa tralée de petits qui courent partout, avec ma Sofia qui les regarde, attendrie, du haut de ses 12 ans. J'aimerais ça, être plus proche, des fois, pour qu'on puisse en profiter plus.

J'ai en tête un de tes plus beaux anniversaires, au Pang Pang Karaoké, il y a un an. Je nous entends encore hurler en chœur *We are young* ([www.youtube.com/watch?v=Sv6dMFF\\_yts](http://www.youtube.com/watch?v=Sv6dMFF_yts)). Et je me rappelle vous avoir écrit quelque chose comme ça, le lendemain : s'il faut vieillir, j'aime que ça soit avec vous – *And Nothing else matter*.

([https://www.youtube.com/watch?v=HyrWd\\_gfQNO](https://www.youtube.com/watch?v=HyrWd_gfQNO))

\*\*\*

### « The split and contradictory self » – Donna Haraway

Donna Haraway (1988) soutient qu'il faut « recontextualiser le sujet en tant qu'entité mouvante et multiple » (p. 24). Le processus d'écriture autofictionnelle illustre en ce sens le caractère non figé, performatif de notre expérience du monde. La coexistence de nos multiples identités se manifeste dans la durée du récit à travers nos paradoxes, nos rectifications et nos reconfigurations. Ainsi, Émilie et moi nous racontons nous-mêmes de diverses façons. Nos subjectivités, dynamiques, n'apparaissent ni fixes ni rigides. Il serait donc illusoire de tenter d'accéder, par la narration de soi, à une vérité unifiée. C'est ce que souligne Judith Butler (2007) lorsqu'elle évoque le récit de son origine : « je la raconte de différentes manières, qui ne sont pas toutes cohérentes les unes avec les autres. [...] Chacune de ces histoires

est une narration possible, mais je ne peux dire d'aucune avec certitude qu'elle est la seule vraie » (p. 38). Ainsi, nous nous révélons dans nos ambivalences et dans nos continuelles reconfigurations. La réponse à la question « Qui suis-je? » nous fait performer et exposer un nouveau soi chaque fois qu'elle est posée.

\*\*\*

Je pense que je suis en *midlife crisis*.

En même temps, si c'est ça, c'est assez intéressant comme état.

Symptôme 1 : peur du vieillissement physique

Je vois ma face qui tombe, littéralement. Chaque jour, quelque chose de nouveau se creuse, quelque chose de nouveau s'affaisse. Je suis une version perpétuellement fatiguée de moi-même. Le premier réflexe est de vouloir remonter tout ça avec des crèmes magiques ou des pinces à linge. Je n'aime pas devenir vieille, ça ne faisait pas partie du plan!!! Les autres, oui; mais moi, non!

L'autre jour, j'ai vu Bjork en entrevue ([www.youtube.com/watch?v=sCN628VWkEI](http://www.youtube.com/watch?v=sCN628VWkEI)). Elle avait l'air d'une femme mûre, une vraie, pas une petite elfe hirsute née et élevée dans un volcan. J'étais choquée. Bjork! Une petite fille ou, à la limite, une petite vieille, d'accord! Mais pas le truc mou et fondant entre les deux qu'on appelle la fin quarantaine!

La deuxième pensée, elle est que je ne peux absolument rien faire! Bien sûr, il y a toutes ces chirurgies et tous ces bidules, mais tôt ou tard, ça tombe, ça gonfle, ça chie. C'est comme essayer de retenir une coulée de boue avec des petits murs en bâtons de *Popsicle* (O.K., je sais que l'image est *weird*.) Donc, quand cette seconde pensée arrive, il y a une sorte de lâcher-prise, une sensation de libération, un tout nouveau-moi s'en vient, libéré du poids des apparences... mini-extase.

Mais c'est un perpétuel va-et-vient entre ces deux états.

Symptôme 2 : régression/déni

Hier, j'ai essayé un *skate* dans un magasin. J'ai adoré ça et je me suis dit : « Hé, je devrais m'y mettre! » Ça et plein d'autres petits détails me disent que je suis peut-

être dans une petite régression qui me permet de rester dans le déni de ma condition de femme vieillissante.

En même temps, entre 31 et 35 ans, j'ai eu trois enfants... une sorte de tsunami qui m'a donné l'impression par moments d'avoir 103 ans. Donc, chaque instant d'autonomie et de liberté que je gagne me rend euphorique et me donne l'illusion que je pourrais, genre, apprendre la trompette et partir en tournée d'ici six mois avec des artistes *underground*. Dieu que le voyage me manque!

\*\*\*

### Symptôme 1

C'est drôle parce qu'en nous relisant, dimanche, je constatais avec surprise – et un certain orgueil – qu'on n'avait pas parlé de nos rides, de nos cernes, de notre peau qui se relâche, de nos ventres qui gardent les traces des bébés qu'on a portés. Voilà, me disais-je, la preuve qu'on se fait sourdes face aux discours qui nous noient, aux sermons qui nous étouffent; la preuve que ce qui nous préoccupe est ailleurs; l'intuition qu'il y en a d'autres, comme nous, invisibles résistantes dans le flot des *pin-up* botoxées et chirurgicalisées que toutes envient secrètement, mais que l'on méprise, individuellement et collectivement; la preuve que *nous*, on ne vieillit pas comme *elles*.

La vraie preuve, celle qui révèle en majuscules et en caractères gras, celle qui souligne à larges traits que j'avais tout faux, elle m'a narguée quelques minutes plus tard devant le miroir de ma salle de bain, alors que j'ai croisé mon propre regard en train de traquer tous les signes dont tu parles. Bordel!

Qu'est-ce qu'on perd? Ce qu'on perd, est-ce qu'on l'a déjà vraiment eu? J'aimerais que nos projets de voyage ici et là nous aident à combler ce qui se creuse sur nos fronts et aux coins de nos yeux.

### Symptôme 2

Je n'ai pas encore pogné le 40 (!), c'est peut-être pour ça que je n'ai pas le sentiment de vivre une régression. C'est peut-être aussi parce que je n'ai jamais réellement été

une vraie adulte, dans le sens d'une adulte accomplie. Si j'apprenais le piano, est-ce que je pourrais aller donner une couple de *shows* avec toi pendant ta tournée?

Je suis peut-être dans le déni : j'ai l'impression que tout est encore possible. Sauf peut-être la séduction. Bordel! Je m'en fais, mais en même temps, je ne m'en fais pas trop... Après tout, il n'y en a qu'un seul que je veux vraiment encore séduire...

\*\*\*

### Mise au jour des « savoirs assujettis » – Michel Foucault

Le processus d'écriture autofictionnelle peut, à mon avis, constituer un espace de remise en cause des « discours de vérité » (Foucault, 1980) qui sont produits dans la société, à travers les luttes de pouvoir. Si les narrations construisent le monde, si la fiction est déjà « dans toutes nos représentations sociales et politiques du monde qui nous entoure » (Fortin et Houssa, 2012, p. 66), il importe de multiplier les possibles, de multiplier les vérités. C'est sans contredit à un projet politique que nous convient tous les auteurs cités dans cet essai.

Owen Chapman et Kim Sawchuk (2012) reprennent l'expression foucauldienne pour poser la recherche-crédation comme une façon d'intervenir épistémologiquement par rapport aux « régimes de vérité » des universités. Par la constitution désordonnée de ses « généalogies », Michel Foucault entendait lui-même participer à la mise au jour des « savoirs assujettis », des savoirs d'en dessous, non légitimes, qui ne correspondent pas aux normes de la scientificité, qui résistent à toute tentative d'unification :

*Ce savoir que j'appellerais le « savoir des gens » [...] n'est pas du tout un savoir commun, un bon sens, mais un savoir particulier, un savoir local, un savoir différentiel, incapable d'unanimité [...] qui ne doit sa force qu'au tranchant qu'il oppose à tous ceux qui l'entourent. (Foucault, 1980, p. 164.)*

Appelant elle aussi à l'édification de « savoirs situés », partiels et multiples, la perspective critique féministe de Donna Haraway ne laisse aucun doute quant à son objectif de dénoncer le caractère totalitaire des « récits rationnels » qui participent des phénomènes de domination. « Les codes du monde ne restent pas immobiles à

attendre qu'on les déchiffre » (Haraway, 1988, p. 131) : ils sont dynamiques, mouvants, produits et reproduits dans un mouvement perpétuel. Dans la foulée, Laurel Richardson et Elizabeth Adams St. Pierre (2005) estiment que les *CAP ethnographies*, en permettant de produire de nouveaux savoirs, sont corollaires d'un engagement éthique, social et politique :

*How can I make my writing matter? How can I write to help speed into this world a democratic justice? I do not have catchy or simple answers. I know that when I move deeply into my writing, both my compassion for others and my actions on their behalf increase. My writing moves me into an independent space where I see more clearly the interrelationship between and among peoples worldwide. Perhaps other writers have similar experiences. Perhaps thinking deeply and writing about one's own life has led, or will lead, them to action that decrease the inequities between and among people and peoples and that decrease the violence. (p. 967.)*

Je reprends à mon compte les questions posées par Laurel Richardson en conclusion de l'article qu'elle a coécrit avec Elizabeth Adams St. Pierre : en quoi l'écriture de soi a-t-elle de l'importance? Comment peut-elle contribuer à réduire les iniquités sociales? Je vois dans le processus d'écriture créative et collaborative une façon de remettre en question les naturalités universalisantes, les « régimes de vérité » qui nous contraignent, j'y découvre une façon d'agir et d'inventer de nouveaux possibles. J'estime que c'est ce que Judith Butler (2007) signifie quand elle parle de l'importance pour le « je » de « s'approprier les normes de façon vivante » (p. 9). Ces normes ne sont pas conçues comme étant pleinement déterministes ou structurantes, mais elles résultent néanmoins des luttes de pouvoir et participent de notre définition de nous-mêmes. L'écriture de soi permet de dévoiler ses singularités, de s'inscrire dans le monde comme sujet, d'avoir une certaine prise sur sa vie et de s'ouvrir aux autres. Cette prise de conscience nous a menées, Émilie et moi, à poursuivre le processus de recherche-création.

\*\*\*

Bon, cessons de nous traiter de vieilles! Vraiment? 39? 40? Si on commence maintenant, avec de la chance, on risque de se traiter de vieilles encore une bonne quarantaine d'années!!! Comme toi, je porte l'enfant que je suis tout près de mon coeur et, vraiment, tant pis si les autres ne le voient pas. Il est là, mon *kid*, il me

souffle à l'oreille que tous les gens sont gentils, au fond, que toi et moi on va la faire, notre tournée, et que je peux, si je veux, couper mon gâteau d'anniversaire en faisant avec ma main un coup de karaté. *Ta!* Et mon adulte intérieur fait du progrès. Ça fait deux ans que je porte des bikinis. Et j'adore ça! Je me sens de plus en plus sexy, par paresse, juste parce que c'est trop fatigant d'être complexée! Je me promène des fois sur la plage, cheveux et vergetures au vent, je me sens *full* belle, tatam, me voilà!!!

L'ado que nous étions était vraiment truite; l'adulte que nous sommes n'est plus très ferme, mais à l'extérieur de ces clichés qu'il fallait nommer, je crois, pour avancer, il y a toute une zone floue et en mouvement.

J'ai l'intuition (ou l'illusion) que la liberté, la vraie, est devant nous. À prendre ou à voler. Apprendre à voler (O.K., je suis kétéine, là) ([www.youtube.com/watch?v=9keP-TJ9Rrk](http://www.youtube.com/watch?v=9keP-TJ9Rrk)).

\*\*\*

À écrire...

\*\*\*

### **Does this piece « affect you emotionally or intellectually »? – Laurel Richardson**

Laurel Richardson (2005) identifie quatre critères d'évaluation d'une *CAP ethnography*: apporte-t-elle une contribution substantielle à la compréhension de la vie sociale? Est-elle esthétiquement riche? L'auteur fait-il preuve de réflexivité? La recherche affecte-t-elle le lecteur ou la lectrice émotionnellement ou intellectuellement?

Cet essai appelle à de multiples lectures. Il y a, dans la réception comme dans la réalisation, une performance. En ce sens, la production du savoir est partagée entre moi, comme chercheuse, et le lecteur ou la lectrice. C'est à lui ou à elle, en définitive, de juger de sa validité et de sa pertinence.

## Références

- Bellerive, K. (2011). *Discussions sur les genres : des lectrices de la génération X parlent d'autofiction au féminin* (Mémoire de maîtrise inédit). Université de Sherbrooke.
- Browne, C. V. (1998). *Women, Feminism and Aging*. New York, NY : Springer Publishing Company.
- Butler, J. (2005). *Le récit de soi*. Paris, France : Presses universitaires de France.
- Chapman, O. et Sawchuk, K. (2012). Research-Creation: Intervention, Analysis and "Family Resemblances". *Canadian Journal of Communication*, 37(5), 5-26.
- Colonna, V. (2004). *Autofiction et autres mythomanies littéraires*. Auch, France : Éditions Tristram.
- Derrida, J. (1972). *Marges de la philosophie*. Paris, France : Éditions de Minuit.
- Divay, S. (2002). Vincent Caradec, Sociologie de la vieillesse et du vieillissement. *Sciences sociales et santé*, 20(2), 120-122.
- Doubrovsky, S. (1977). *Fils*. Paris, France : Éditions Galilée.
- Fortin, S. et Houssa, É. (2012). L'ethnographie postmoderne comme posture de recherche : une fiction en quatre actes. *Recherches qualitatives*, 31(2), 52-78.
- Foucault, M. (1980). Two Lectures. Dans *Power/Knowledge : Selected Interviews and Other Writings, 1972-1977* (p. 78-108). New York, NY : Vintage.
- Gasparini, P. (2004). *Est-il je? Roman autobiographique et autofiction*. Paris, France : Éditions du Seuil.
- Gaudet, S. (2013). Comprendre les parcours de vie à la croisée du singulier et de la structure sociale. Dans N. Burlone, S. Gaudet et M. Lévesque (dir.), *Penser la famille, penser les transitions de vie. Repenser les politiques publiques* (p. 15-50). Québec, Québec : Presses de l'Université Laval.

Haraway, D. (1988). Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-99.

Houde, R. (1999). *Les temps de la vie: le développement psychosocial de l'adulte*. Montréal, Québec : Gaëtan Morin Éditeur.

Langellier, K. M. et Peterson, E. E. (2004). *Storytelling in Daily Life: Performing Narrative*. Philadelphie, PA : Temple University.

Lejeune, P. (1975). *Le pacte autobiographique*. Paris, France : Éditions du Seuil.

Richardson, L. et Saint-Pierre, E. A. (2005). Writing: A Method of Inquiry. Dans N. K. Denzin et Y. S. Lincoln (dir.), *The Sage Handbook of Qualitative Research* (3<sup>e</sup> éd.) (p. 959-978). Thousand Oaks, CA : Sage Publications.